

LIGNE(S). VARIATIONS  
(Entretien avec Claire Parnet)

Il arrive, lisant ou relisant, que nous croisons des mots, des idées, des lignes de force qui font écho à nos préoccupations. Dans le cas présent, ils font écho au titre de la revue. C'est pourquoi nous avons désiré, avec leur aimable autorisation et celle des Editions de Minuit, reproduire cet extrait d'un dialogue entre Gilles Deleuze et Claire Parnet intitulé *Pourparlers* (pp. 149-151), Editions de Minuit, 1991. Le titre « Ligne(s). Variations » est de la rédaction.

– *Qu'est-ce que cette « ligne », ou ce rapport qui ne serait plus rapport de pouvoir ? Ne peut-on en trouver le pressentiment auparavant ?*

– C'est difficile d'en parler. C'est une ligne qui n'est pas abstraite, bien qu'elle ne forme aucun contour. Elle n'est pas plus dans la pensée que dans les choses, mais elle est partout où la pensée affronte quelque chose comme la folie, et la vie, quelque chose comme la mort. Miller disait qu'on la trouvait dans n'importe quelle molécule, dans les fibres nerveuses, dans les fils de la toile d'araignée. Ce peut être la terrible ligne à baleine, dont parle Melville dans *Moby Dick*, qui peut nous emporter ou nous étrangler quand elle se déroule. Ce peut être la ligne de drogue pour Michaux, l'« accéléré

linéaire », la « lanière de fouet d'un charretier en fureur ». Ce peut être la ligne d'un peintre, comme celles de Kandinsky, ou celle dont meurt Van Gogh. Je crois que nous chevauchons de telles lignes chaque fois que nous pensons avec assez de vertige ou que nous vivons avec assez de force. Ce sont ces lignes qui sont au-delà du savoir (comment seraient-elles « connues » ?), et ce sont nos rapports avec ces lignes qui sont au-delà des rapports de pouvoir (comme dit Nietzsche, qui voudrait appeler ça « vouloir dominer » ?). Vous dites qu'elles apparaissent déjà dans toute l'œuvre de Foucault ? C'est vrai, c'est la ligne du Dehors. Le Dehors, chez Foucault comme chez Blanchot à qui il emprunte le mot, c'est ce qui est plus lointain que tout monde extérieur. Du coup, c'est aussi bien ce qui est plus proche que tout monde intérieur. D'où le renversement perpétuel du proche et du lointain. La pensée ne vient pas du dedans, mais elle n'étend pas davantage une occasion du monde extérieur. Elle vient de ce Dehors, et y retourne, elle consiste à l'affronter. La ligne du dehors, c'est notre double, avec toute l'altérité du double. Foucault n'a pas cessé d'en parler, dans *Raymond Roussel*, dans un article en hommage à Blanchot, dans *Les mots et les choses*. Dans *La naissance de la clinique*, il y a tout un passage sur Bichat qui me semble exemplaire de la méthode ou du procédé de Foucault : il fait l'analyse épistémologique de la conception de la mort chez Bichat, et c'est l'analyse la plus sérieuse, la plus brillante qu'on puisse imaginer. Mais on a l'impression que ça n'épuise pas le texte, il y a dans ce texte une passion qui dépasse le compte rendu d'un auteur déjà ancien. C'est que Bichat a proposé sans doute la première grande conception moderne de la mort, en la présentant comme violente, plurielle et coextensive à la vie. Au lieu d'en faire un point, comme les classiques, il en fait une ligne, que nous ne cessons pas d'affronter, et que nous franchissons dans les deux sens, jusqu'au moment où elle se termine. C'est cela, l'affrontement avec la ligne du Dehors. L'homme de passion

meurt un peu comme le capitaine Achab, ou plutôt comme le Parsee, à la poursuite de la baleine. Il franchit la ligne. Il y a quelque chose comme cela dans la mort de Foucault. Par-delà le savoir et le pouvoir, le troisième côté, le troisième élément du « système »... A la limite, une accélération qui fait qu'on ne peut plus distinguer mort et suicide.

– *Cette ligne, si elle est « terrible », comment la rendre vivable ? Est-ce déjà le thème du Pli : une nécessité de la plier ?*

– Oui, cette ligne est mortelle, trop violente et trop rapide, nous entraînant dans une atmosphère irrespirable. Elle détruit toute pensée, comme la drogue à laquelle Michaux renonce. Elle n'est plus que délire ou folie, comme dans la « monomanie » du capitaine Achab. Il faudrait à la fois franchir la ligne, et la rendre vivable, praticable, pensable. En faire autant que possible, et aussi longtemps que possible, un art de vivre. Comment se sauver, se conserver tout en affrontant la ligne ? C'est là qu'apparaît un thème fréquent chez Foucault : il faut arriver à plier la ligne, pour constituer une zone vivable où l'on peut se loger, affronter, prendre un appui, respirer – bref, penser. Ployer la ligne pour arriver à vivre sur elle, avec elle : affaire de vie ou de mort. La ligne, elle, ne cesse de se déplier à des vitesses folles, et nous, nous essayons de plier la ligne, pour constituer « les êtres lents que nous sommes », atteindre à « l'œil du cyclone », comme dit Michaux : les deux à la fois. Cette idée du pli (et dépli) a toujours hanté Foucault : non seulement son style, sa syntaxe sont faits de plis et déplis, mais c'est l'opération du langage dans le livre sur Roussel (« plier les mots »), c'est l'opération de la pensée dans *Les mots et les choses*, et surtout c'est ce que Foucault découvre dans ses derniers livres comme l'opération d'un art de vivre (subjectivation).